

GUERRE 1914 – 1918

Du combat imaginé au combat des tranchées

Logiquement, l'anticipation et l'imaginaire des combats à venir restait largement tributaire des conflits du passé, la guerre de 1870/1871 fournissant à cet égard le dernier exemple, en termes de combat, d'un conflit majeur entre deux grandes puissances européennes.

On s'attendait généralement à une guerre courte, basée sur le mouvement et donc sur l'offensive : l'épreuve du combat pour les soldats engagés dans un conflit européen potentiel était donc imaginée comme intense, mais aussi relativement brève.

C'est en fonction de cet imaginaire de la guerre et du combat que s'engagèrent les affrontements du mois d'août 1914, à l'Est comme à l'Ouest. Au cours de cette première phase de la guerre, la sous-estimation des effets du feu fut particulièrement déterminante : elle explique les pertes effroyables des premières semaines de combat.

Les pertes effroyables des premiers mois de la guerre

Le fusil à répétition des armées occidentales du début du XXème siècle pouvait désormais tirer plus de dix projectiles par minute, des balles coniques, rapides, jusqu'à une distance utile de 600 mètres. A cette efficacité nouvelle de l'armement individuel s'ajoutait l'usage décisif de la mitrailleuse, capable de dresser un véritable mur de balles, à raison de 400 à 600 projectiles par minute, à une distance utile de 800 mètres. En 1914, l'arme est assez récente, n'étant apparue sur un champ de bataille qu'en 1904, où elle fit sa première apparition lors du conflit russo-japonais de 1904/1905.

Cette puissance de feu, conjugué à une forme de combats digne des armées napoléoniennes : charge à la baïonnettes, derrière un officier « sabre au clair » explique l'hécatombe des premiers mois de la guerre.

Non sans quelques bonnes raisons, le souvenir historique collectif a fait des grandes batailles du front occidental de l'année 1916 : VERDUN et la SOMME le symbole de la mort de masse. C'est oublier un peu vite que la mortalité combattante de l'année 1914, et de nouveau en 1915, a été bien supérieure à celle des années de guerre suivantes.

L'exemple français est ici caractéristiques :

La France compte 301 000 tués pour l'année 1914, soit une moyenne de plus de 60.000 morts par mois et plus de 2000 par jour.

Pour l'Allemagne également, encore que moindre, le coût humain des premiers mois de guerre élevé : l'armée allemande compte ainsi : 261 541 tués et disparus en cinq mois de guerre.

Des pics extraordinaires de mortalité militaire ont été plus particulièrement enregistrés lors du tout premier mois du conflit, celui d'août 1914 : 40.000 morts français entre les 20 et 23 août, et même 27.000 morts pour la seule journée du 22 août.

Au total, la moitié des tués français l'ont été avant 1916. Et près d'un quart lors des cinq premiers mois du conflit, représentant moins de 10 % de la durée de la guerre.

L'irruption de la violence

Cette violence immédiate se traduit par des pratiques extrêmes sur les lieux de combat à l'encontre des soldats blessés et/ou prisonniers.

Le cas le plus connu est celui du général Stenger qui, selon toute vraisemblance, a effectivement ordonné à la 58^e brigade de la 6^e Armée de tuer tous les prisonniers français, blessés y compris, lors des combats de Lorraine.

Moins préméditées sont les exécutions de soldats en groupe, commises parallèlement à des massacres de civils et pour des raisons identiques, comme ce fut le cas à Longuyon en Meurthe-et-Moselle, à Belmont à la frontière luxembourgeoise, à Aarschot en Belgique. Dans tous ces cas, la dimension collective des exécutions et leur lien avec les massacres de civils montrent que les soldats mis à mort ont été tenus pour collectivement complices d'une résistance perçue par les Allemands comme illégitime : on reste ici dans le cadre aujourd'hui parfaitement repéré de l'angoisse allemande du « Volkskrieg » et la hantise du franc-tireur.

Moins bien connues et plus complexes sont les mises à mort « spontanées », ou apparaissant comme telles, de soldats blessés et/ou prisonniers sur le champ de bataille.

Il pourrait s'agir alors, dans un contexte de tension extrême, du souci de ne laisser derrière soi aucun adversaire susceptible de représenter un danger quelconque : une pratique que prolongea le « nettoyage de tranchée ».

Beaucoup de témoignages de blessés, ont rapporté, que quand ils étaient restés étendus sur le champ de bataille, ils avaient assisté au meurtre de camarades achevés à coups de fusil, de revolver, coups de crosse ou de baïonnette, par des soldats, des sous-officiers ou des officiers.

D'autres, très nombreux également ont déclaré, qu'eux-mêmes avaient été l'objet de tentatives d'assassinat, au cours desquelles ils avaient reçu de nouvelles blessures. Quantité d'entre-eux ont été en outre dévalisés.

Ces pratiques allemandes ont évidemment leur contrepartie du côté français. Un mémorandum du gouvernement allemand, daté de janvier 1915, fait ainsi appel à 116 témoignages, portant sur 97 atrocités de champ de bataille, dont quelques cas d'énucléation et de mutilation visant certaine partie du visage, essorillement en particulier.

DH/16/23/08/2018/PmebP